

LE JOURNAL RÉÉDITÉ : JOURNAL DE GIDE OU ÉCHAPPÉ A GIDE ?

La réédition du Journal de Gide par la « Bibliothèque de la Pléiade » est achevée : six mois après Eric Marty qui présentait, dans un premier volume, les années 1887-1925, Martine Sagaert livre aujourd'hui les années 1926-1950. C'est maintenant l'ensemble de ce journal qui a été revisité par un travail critique exigeant, engagé surtout dans deux directions : l'annotation et l'établissement du texte.

DAMIEN ZANONE

ANDRÉ GIDE

JOURNAL 1926-1950,
édition établie, présentée, annotée
par Martine Sagaert
Gallimard éd. (Pléiade), 1 696 p., 490 F
(440 F jusqu'au 31 juillet)

L'annotation critique est serrée, inlassable : c'est au point qu'on serait tenté parfois, immergé dans les notes, de ne plus revenir au texte gidien ! Elles offrent, sous une forme concentrée, l'histoire littéraire et politique des soixante-trois années traversées par le journal :

c'est un travail monumental de fondation auquel l'« écriture du jour » est désormais solidement arrimée, rendue apte à traverser le temps. Quant à l'établissement du texte, il a lui aussi répondu à une volonté de totalisation : arriver à une reconstitution *in extenso* du journal tel qu'il a été écrit — et non pas tel que Gide l'avait édité en 1939 et (posthume) en 1954. Autrement dit, le texte de l'ancienne Pléiade est augmenté : d'une part de passages qui s'étaient fait connaître avant en revues ou dans d'autres volumes (ils sont, dans la présente édition, signalés par les notes), d'autre part de véritables inédits, reconnaissables à une présentation typographique distincte.

Cette clarté de la mise en page permet immédiatement d'évaluer un phénomène certain : les inédits sont moins nombreux. Une remarque de 1934 peut être mise en avant pour rendre compte de cette évolution : « un âge vient où

il importe plus de s'affirmer que de s'instruire. [...] Il est temps pour moi d'oser dire tout ce qu'il est grand temps d'oser avouer à moi-même ». Rien n'est mieux fait que ce journal pour battre en brèche les lieux communs sur Gide et la jeunesse, qui voudraient ne voir cet auteur qu'attelé à une ferveur insoucieuse de son objet. Les contraintes matérielles de l'édition ont eu un résultat heureux : elles séparent les deux volumes en 1925, époque où l'on peut situer une sorte de ligne de partage des eaux dans la vie de l'auteur. Coup sur coup, il vient de publier *Si le grain ne meurt*, *Corydon* et *Les Faux-monnayeurs* ; il rentre du Congo : il n'est plus, en politique, en esthétique, en érotique et en religion, à l'heure de la recherche, mais à celle des choix.

Ainsi, il y a moins d'inédits, de textes qui n'ont pas été osés ; il y a davantage de morceaux publiés sans attendre (dans la NRF en particulier). Les deux phénomènes n'en font qu'un, selon un mécanisme de proportion inversée : par exemple, le corpus d'inédits le plus abondant concerne le fameux voyage en URSS de l'été 1936. Ces pages ayant directement alimenté, quelques mois plus tard, le *Retour de l'URSS*, on comprend que l'édition de 1939 les ait laissées de côté. C'est certainement la prudence, en revanche, qui avait fait esquisser quelques passages concernant la Seconde guerre mondiale. Certes, pour montrer, à travers son exemple, les errements de la plupart pendant l'été 1940, Gide avait courageusement publié le bien qu'il pensa un moment de Pétain, trois jours avant un autre texte, tout de colère contre le même personnage. Deux journées encore, et Gide, tristement convaincu par la rhétorique d'Emmanuel Berl, repassait à l'éloge de celui qui savait accepter « l'inévitable » : cette fois, il a fallu attendre 1997 pour le lire.

Il est fort à parier, étant donné l'ampleur du travail critique, que l'édition proposée par Eric Marty et Martine Sagaert du *Journal* de Gide restera comme l'édition de référence pour ce texte. Quelles que soient ses qualités, et même



à cause d'elles — l'exhaustivité —, cela ne va pas sans poser problème quant au statut du journal intime dans le cas de Gide, et même en général.

Gide a publié le sien comme une œuvre, pensée dans le contexte de son œuvre entière : il l'a conçu du point de vue de la réception. Or, nous constatons que désormais, l'équilibre ancien est rompu, puisqu'il y a chevauchement et un peu redondance entre ce nouveau *Journal* et le *Retour de l'URSS*, les *Carnets d'Égypte*, ou encore *Et nunc manet in te*. En outre, un réflexe de lecture fâcheux conduit, comme nous l'avons un peu fait, à « psychologiser » les inédits, en évaluant le plus ou moins de courage qui a présidé à telle coupe perpétrée dans le texte premier. Ainsi, alors que, dans sa version ancienne, le *Journal* restait une forme choisie par l'auteur, il est en grande partie devenu un lieu propice à sa connaissance.

C'est donc la conception même du journal intime qui est en jeu. La réédition de Marty et Sagaert, par sa volonté de reconstitution *in extenso*, l'apprécie du point de vue de la production, quand Gide l'avait construit selon des effets de réception qu'il visait et dont la subtilité fait la principale richesse de son œuvre. Dans sa nouvelle version, le *Journal* est idéalement déroulé comme un *continuum* gidien : il n'est plus un opus admirable mais, sacralisé comme la forme scripturale qu'a prise pour nous la figure de l'auteur, il fait entendre la basse continue sur laquelle se détachent les différents opus publiés. Or, on pouvait aimer aussi du *Journal* de Gide la maîtrise formelle qu'on y sentait à l'œuvre, voulue, choisie. A cet égard, le pas le plus exemplairement — et audacieusement — franchi par les nouveaux éditeurs concerne les passages que Gide consacre à sa femme Madeleine. On sait assez l'extraordinaire difficulté des rapports de ce couple : affectivement, mais aussi littérairement (dans les livres, Madeleine devenait Emmanuelle). Un des choix les plus délibérément motivés de Gide, à propos de son journal, avait été d'en supprimer la plupart des éléments concernant sa femme, afin de les rassembler dans un ouvrage spécialement dédié à celle-ci, *Et nunc manet in te*. Sous le couvert de l'hommage plus appuyé d'un livre séparé, André avait ainsi sacrifié Madeleine en l'occultant de son journal : comme celle-ci, en détruisant la correspondance de son mari, avait sacrifié ce qu'il tenait pour son œuvre majeure. De l'absence savamment construite de Madeleine dans son *Journal*, Gide faisait une présence en creux fondamentale, et on pouvait recevoir ce texte ainsi, puisque c'était l'effet de lecture encouragé par l'auteur.

Indéniablement, la nouvelle Pléiade nous apprend plus, mais cette qualité est ambiguë. C'est en effet l'autre danger que fait peser le temps sur les œuvres littéraires : quand il ne les fait pas oublier, il les transforme en objet de savoir. |